CAUSERIE

Elle n'est pas absolument amusante la lecture des grands confrères, mais par contre elle est fort peu rassurante.

Tous les soirs ils annoncent à la population anxieuse le nombre d'écrasés qu'on a manufacturés dans le pays ; celui des bras et des jambes semés sur le pavé de la reine et la nomenclature complète, revue et corrigée, et souvent considérablement augmentée, de tous les méfaits qui se sont commis ou auraient pu se commettre sur notre pauvre planète. Pour un sou tout cela n'est véritablement pas cher.

Quant à la vertu, aux actes héroïques, le public n'en a cure et on en parle le moins possible ; rien n'est ennuyeux comme le récit de choses qui sont complètement inconnues.

Il est bon, cependant, d'instruire les citoyens de ce qui se passe dans leurs rues et dans celles des autres ; les uns puisent dans ces récits l'horreur du crime, les autres la manière de s'en servir.

Quand un monsieur a réussi un beau coup, qu'il a proprement envoyé dans l'autre monde l'un de ses semblables, ou que, moins féroce, il s'est contenté de le dévaliser, sans se faire prendre par la police, il fait école grâce aux grands confrères qui chantent ses exploits, indiquent ses procédés et la manière de s'en servir sans se faire pincer. Après avoir rendu ce petit service à la société, nos contemporains s'étonnent d'avoir à constater ce qu'ils appellent une épidémie criminelle.

Ce métier de broyeurs de noir que font les grands organes doit être bien ennuyeux, d'autant plus qu'il y a dans la rue des spectacles aussi réjouissants que ceux dont je viens de parler sont désolants.

A toutes les heures du jour ou de la nuit la rue est un théâtre où l'homme le moins perspicace et absolument dénué des qualités de l'observateur peut cependant s'amuser.

On vit dans la rue, aujourd'hui ; on y mange, on y discute, on y brasse des affaires et on y embrasse son prochain. Les magasins y font leurs étalages, les voleurs y font le passant et les jeunes filles y font ce qu'elles peuvent pour y pêcher un mari.

Et que de sacrifices on fait pour la rue ! C'est pour elle que madame X, se met du rouge sur les joues, du noir sur les sourcils et du blanc sur le front ; c'est pour elle que le petit Z, ruiné, malade, dépense son dernier sou et son dernier souffle : il veut lui montrer et se montrer dans un buggy ou une charette nouvelle. C'est pour elle que l'orateur célèbre sort ses plus belles phrases et ses mouvements les plus arrondis ; c'est pour elle enfin que l'humanité se revêt de ses plus beaux atours et prend son masque le plus gracieux. Rentrés à la maison, tous ces sourires, toutes ces gracieusetés se changent en regards féroces, en ironies amères ou en ennuis mortels.

Voyez ce monsieur qui vient de tourner et retourner dans la rue Saint-Jacques, comme un ours blanc dans une cage, aux petits soins pour une dame qui n'a que le mérite de ne pas être sa femme ; il porte ses paquets, ramasse la monnaie qu'elle peut laisser tomber, lui achète ses journaux, et tout cela en souriant, fâché qu'on ne lui impose pas de sacrifices plus grands. Il rentre chez lui, dans sa famille, se fait servir comme un pacha, trouve que rien ne va, rien se fait, grogne et fait monter un étage à sa femme pour lui chercher son journal ou ses pantoufles qui sont à côté de lui.

Et cet autre qui amuse la galerie de ses lazzis, de ses bons mots, de ses histoires sans fin, il envoie ses rejetons coucher dès qu'ils lui demandent un tout petit conte de rien du tout.

Et celui là, l'homme jovial, bon enfant à la traite toujours prête, il n'ose pas rentrer chez lui de peur de n'y pas trouver de pain.

Mais il n'y a pas que des choses tristes dans la vie, et ceux qui veulent s'amuser quelque peu n'ont qu'à prendre la nuit pour faire leur tournée d'observation.

Il me faudrait des volumes pour relater tout ce que j'ai vu, alors que les passants ne sont éclairés que par les lumières civiques, et comme ce serait trop long, j'aime mieux conter ce qui est arrivé à un lecteur du SAMEDI.

Sa femme avait été chez son père ; il n'aimait pas son beau-père et avait profité de l'occasion pour rester à son magasin, mettre ses affaires en ordre et boire quelques bons verres avec des amis.

La nuit venue il ferma boutique, alluma son meilleur cigare et s'en retourna chez lui, peu pressé, par le chemin le plus long.

Sur la rue Saint-Laurent il croisa une femme, voilée, élégante, à la démarche jeune, et dont les allures timides et gênées avaient quelque chose de mystérieux.

Rien n'intrigue un homme qui a du temps devant lui, un ciel étoilé sur la tête et un bon cigare aux lèvres comme une femme mystérieuse, surtout quand elle est jeune.

Notre mari en rupture de beau-père n'hésita pas une seconde, il voulut savoir qui était sa belle inconnue—les inconnues sont toujours belles dans les causeries—où elle allait, puisqu'il ne pouvait savoir d'où elle venait.

Il la suivit. Elle marchait vite, et marcha longtemps, revenant sur ses pas, croisant sa route, faisant tous les efforts possibles et voulus pour dépister ou déjouer son espion volontaire. De temps en temps, pourtant, elle se retournait comme pour s'assurer qu'il était toujours là, ralentissant son pas lorsqu'il était trop loin, comme si au lieu de fuir et de se cacher, elle voulait au contraire se laisser surveiller.

Enfin arrivée dans le haut de la rue... une rue très aristocratique, elle laissa son persécuteur se rapprocher d'elle, au point que, s'arrêtant brusquement devant une porte, le monsieur se trouvait juste derrière elle.

On ne fait pas plusieurs milles le soir dans les rues plus ou moins boueuses de Montréal pour, arrivé au but, le manquer par faiblesse ou pusillanimité. L'homme voulut éclaircir le mystère qu'il entrevoyait et s'approchant poliment le chapeau à la main :

—Madame .. dit-il...

—Tu feras le joli cœur demain, lui répondit la dame, allons ouvre et passe le premier. Nous règlerons cette affaire là-haut.

Le malheureux ! il ne s'était pas aperçu, en poursuivant son problème, qu'il était arrivé devant sa porte, et que sa belle inconnue, était... sa femme.

Comment le drame finit-il ? d'une manière terrible : on lui retira son passe-partout et on l'emmena chez son beau-père trois fois par semaine

LEMASQUE.

De même que l'eau va à la rivière....

Monsieur Courtebourse.—Tiens ! Voilà un item intéressant dans le journal. La Princesse de Galles ne paie jamais un chapeau plus de six piastres.

Madame Courtebourse.—Je te crois. Si tu étais le Prince de Galles, je n'aurais pas la moindre peine à obtenir pour six piastres un chapeau de cinquante piastres.

LEÇONS DE CHOSES

Monsieur.—Par ce temps de misère et de chômage, madame, (*il appelait toujours sa femme, madame, dans les grandes occasions*) vous devriez vous trouver heureuse d'avoir le nécessaire, sans nous ruiner en folles dépenses de chapeaux et autres fanfreluches inutiles. Vous...

Servante.—Monsieur, un messager vient d'apporter cette boite de cigares, il dit que c'est $15.

Monsieur rougit et madame sourit.

LUNE ROUSSE

Monsieur (après le mariage) —Quoi ? vous n'avez pas de fortune ? Alors pourquoi disiez-vous toujours que vous aviez peur qu'on vous épouse pour votre argent.

Madame.—Et vous ne disiez vous pas que vous seriez cent fois plus heureux si je n'avais pas un sou. Eh ! bien, soyez aussi heureux que vous le désiriez, je n'ai pas un sou.

TIC, TAC

Monsieur.—Allons ! bon, qui a touché à mon fusil ?

Madame.—La nouvelle servante, elle l'a fait partir ce matin.

Monsieur.—Elle aurait pu tuer quelqu'un ; que lui as-tu dit ?

Madame.—Qu'elle aussi pouvait partir ce matin.

NE SE LAISSERA PAS EMBÊTER

Charles Nicodème montrant le poing au gamin qui vient de lui remplir la bouche de boue.—Tu voudrais bien que je la brache, hein ! Pas si bête ; je vais attendre qu'il passe un comme de police pour qu'il voie lui-même.

TOUT LE TEMPS QU'IL FAUT

(10 heures du soir)

Vieille dame à la gare du Grand Tronc.—Le dernier train pour Vaudreuil est-il parti ?

Gardien de la gare.—Non, madame ; il y en a encore une foule de trains.

Vieille dame.—A quelle heure est le prochain ?

Gardien.—A six heures demain matin.